

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 16 (1940-1941)
Heft: 21

Artikel: Le rire
Autor: Chessex, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-711457>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nous allons voir si tu plaisanteras encore lorsque je t'aurai passé mon sabre au travers du corps.

— Tout doux, monsieur! Si nous en venons là, j'es-père que j'y serai.

— Pas d'explications: en garde!

— En garde, je le veux bien; mais je veux vous faire une observation: je suis de sang-froid, vous êtes en colère, la partie ne serait pas égale; attendons à demain.

— Demain? demain tu seras mort depuis vingt-quatre heures, je t'aurai déjà mangé le foie, j'aurai digéré ta conscience. En garde! je veux que mes grenadiers t'enterrent sous tes fortifications, alors ils travailleront de bon cœur.

— Vous le voulez, monsieur, je suis prêt.

Le jeune élève de l'Ecole polytechnique et le capitaine à moustaches mettent flamberge au vent, et le combat s'engage au milieu de tous les travailleurs, qui sont enchantés de quitter un instant la pelle et la brouette pour voir punir leur fâcheux surveillant.

A la première botte portée par le capitaine, l'officier du génie para; son sabre retomba sur la main de son adversaire, toucha le petit doigt qui fut presque coupé.

— Vous êtes blessé, monsieur, lui dit-il, nous en resterons là si cela vous convient.

— Ah! gremlin! ignores-tu donc que les *coups de manchette**) n'en sont pas?

— Monsieur, j'ignore tout, c'est la première fois que je me bats; je frappe où je puis, faites de même.

— Ah! bandit de conscrit! je vais te donner une leçon dont tu te souviendras.

— Monsieur, vous êtes blessé; j'ai trop d'avantages sur vous, remettons la partie.

— En garde, coquin! en garde!

— M'y voilà.

Après quelques coups portés et parés, le capitaine reçut une estafilade qui, commençant au haut de la cuisse, ne s'arrêta qu'au genou. Force lui fut de cesser le combat; mais rien ne peut se comparer à la colère qu'il éprouvait d'avoir été blessé deux fois par un jeune homme sans moustaches! un blanc-bec! un conscrit! — J'aurai ma revanche, lui disait-il: Va, plus tard je t'arrangerai, j'irai te chercher, fusses-tu chez le diable, et nous verrons si les coups de manchette seront encore pour toi.

*) On appelle coup de manchette un coup de sabre qui touche le poignet: le code des duellistes défend expressément cette botte qui ne compte jamais.

On emporta le capitaine, qui fut longtemps malade: à la fin, il guérit; mais pendant la fièvre qui survint, on l'entendit toujours répéter: «Un conscrit! un blanc-bec!! un coup de manchette!!!»

On a fait des lois contre le duel. En France, le cardinal de Richelieu s'est appliqué de tous ses efforts à le combattre, sans y réussir. C'est que l'honneur n'y est pas seul engagé; la vanité le plus souvent l'accompagne. La meilleure loi de l'époque a été faite en Russie, par Catherine II. Sous son règne lorsque deux personnes se prenaient de querelle, les assistants étaient obligés d'aller sur-le-champ les dénoncer au gouverneur de la ville ou bien au colonel du régiment. Alors, un conseil étant aussitôt assemblé, les deux querelleurs comparaissaient; on entendait les témoins, et chacun racontait ce qui s'était passé. Si le fait était sans gravité, si la chose était raccommodable, le conseil décidait qu'on s'embrassât; chacun donnait sa parole d'honneur que l'affaire était finie, et tout était oublié. Mais si des injures graves avaient été proférées, si l'on constatait des voies de fait, alors le conseil ordonnait le duel: «Messieurs, disait le président, demain à la parade vous vous battez.»

Toutes les troupes de la garnison se rassemblaient et formaient le carré sur la place: on faisait entrer les deux champions, des hérauts leur disaient: «Messieurs, vous avez le champ libre, battez-vous; un de vous deux doit sortir mort de cette aventure.» Si l'un des combattants était blessé, l'affaire n'était que suspendue; quand il était guéri, le président lui disait encore: «Vous vous battez demain.» Le héraut répétait: «Un de vous deux doit sortir mort.» Ainsi de suite jusqu'au moment où l'un des querelleurs avait rendu l'âme.

Cette loi fit cesser la rage du duel en Russie, car enfin on veut bien se donner un air de ferrailleur, parce qu'on espère s'en tirer avec une égratignure; mais la perspective de tuer ou bien d'être tué n'est pas rassurante; la figure rébarbative du héraut faisait faire des réflexions sérieuses, et les paroles sacramentelles: «Un de vous deux doit sortir mort de cette aventure» ont plus empêché de duels que la crainte d'une potence que chacun avait l'espoir d'éviter.

Aujourd'hui le duel est à peu près partout aboli et si, par exception, deux adversaires en viennent encore à jouer du pistolet ou de l'épée, il est bien rare que l'affaire ait une issue mortelle.

La guerre est aussi un duel, mais l'homme parviendra-t-il jamais à l'abolir? N.

LE RIRE

Ce qu'il y a de merveilleux, au service, c'est qu'on ne s'en rappelle que les bons moments. On sait bien, évidemment, que tel jour, on l'a salement pilée sur la route de ... à ..., plus chargés que des bourins. Mais on n'en parle plus. On ne sent plus les épaules froissées. Tandis qu'on rappelle à chaque occasion les fameux moments passés sous la tente au Niremont, les célèbres parties de rire à Eclepens ou les farces innombrables qui avaient égayé le cours de 1937. A tout propos, c'est des: «Tu t'souviens, c'qu'on avait rigolé à ...?» Et chacun d'ajouter son souvenir à ceux des copains ... et de rire!

— Tu t'souviens, quand Pétouille s'était assis sur ce fumier?

Simple évocation, sans phrase. Mais ça suffit. Toute la cohorte part aussitôt d'un vaste éclat de rire, les yeux fixés sur cette image grotesque qu'ils ont gardée en mémoire.

Et comme le rire est le propre de l'homme, et que le rire est contagieux, la bonne humeur gagne de proche en proche toute la compagnie, et c'est une seule face hilare qui salue le capitaine à son passage (— mais, qu'est-ce qu'ils ont donc mes zèbres? —), qui accueille le lieutenant à son inspection

(— ma parole, ils ont tous l'air godem! —) et, comble de rareté, qui reçoit le sergent-major aux rétablos! Mais celui-ci n'a pas le temps de faire des réflexions philosophiques. Il travaille, lui!...

Il y a les boute-en-train officiels, ceux que le chef de compagnie charge de divertir les copains, d'entonner les chants, de remonter le moral de la troupe au cours des marches, ceux qu'il appelle «directeurs des loisirs organisés». Mais ce ne sont pas eux les vrais comiques, les vrais créateurs du rire.

Les plus drôles, les irrésistibles, ce sont ceux qu'on ne soupçonnerait jamais d'être capables de dire une seule parole amusante. C'est Bettex, avec ses pieds de canard muet et ses dents qui se refusent à laisser passer les F, et qui dit «ça hume» avec des yeux ronds et une bouche en cul de poule... C'est Purro, dont les yeux de jais sont retranchés derrière une solide barricade de sourcils anthracite, et qui trotte sur des jambettes dodues. C'est Panchaud aux gestes féminins. C'est Bujard, l'irascible Bujard, au regard farouche. C'est ... c'est tous ceux qui, à l'occasion, d'un mot, d'un geste, d'un juron, d'une moulture, relâchent soudain les nerfs follement

tendus, apaisent tout-à-coup les muscles bandés à bloc, créant un bien-être irréel et provoquant ce rire large et bienfaisant, et fou, et irrésistible, et communicatif, qui fait oublier le mal et découvrir le bien, et reprendre courage, et trouver la vie bonne malgré tout! ... Le rire qui fend les bouches, mouille les yeux, plisse les joues, ride les fronts, secoue le bide et vous donne envie de faire vos besoins sur place, le rire qui résonne puissamment dans les cantonnements ou le long des colonnes en marche, le rire qui invite à boire, à se serrer les

coudes, à trinquer avec ceux qu'on croyait détester, à partager sa boîte de singe avec un type tout à l'heure inconnu, le rire qui rapproche les hommes de leurs chefs bien plus que les engueulades, les rapports et les sermons, le rire qui est la condition même de l'existence du soldat. Le général n'a-t-il pas proclamé «qu'un soldat triste est un triste soldat»?

— Oui, ajoute Bettex, mais n'a-t-il pas dit aussi, qu'un soldat drôle est un drôle de soldat?

«Sous l'écorce.»

Sgt. P. Chessex.

Pour se distraire au cantonnement *La complainte d'un vieux „Pioupiou”*

Solutions des problèmes posés dans le n° précédent.

Les trois joueurs. — Soient A, B et C les 3 joueurs. Supposons que le joueur A perd la première partie, le joueur B la seconde, le joueur C la troisième. Ce dernier a donné, à la fin, à A et B autant de francs qu'ils en possédaient déjà; donc, après la seconde partie, A possédait 8 fr., B possédait 8 fr. et C, 32 fr.

B a perdu la seconde partie, donc, à la fin de la première, A possédait 4 fr., B possédait 28 fr. et C, 16 fr.

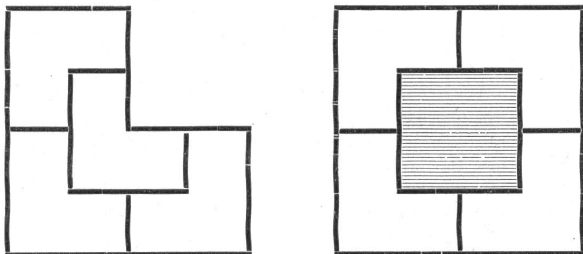
Enfin, A ayant perdu la première partie, il possédait au début 26 fr., B possédait 14 fr. et C, 8 fr.

*

La passerelle. — L'homme n'a qu'à traverser en jonglant avec ses trois paquets. Ainsi, il y en aura toujours au moins un en l'air et le poids de 100 kg ne sera pas dépassé. Simple, n'est-ce pas? mais encore fallait-il y penser...

*

Les trois carrés. — Voici comment il faut découper la figure en question et former ensuite les deux carrés demandés:



*

La voie de garage. — 1^{re} manœuvre: Les deux trains reculent et prennent du champ.

2^e manœuvre: La locomotive A entraîne son train en avant, se dételle en marche, accélère, passe l'aiguille en demeurant sur la voie principale. Aussitôt l'aiguilleur envoie les six wagons de A (qui arrivent lentement du fait de la vitesse acquise) sur la voie de garage.

3^e manœuvre: Le train B, qui se compose maintenant de 2 locomotives et 6 wagons, avance, passe l'aiguille, recule pour accrocher les 6 wagons de A restés sur la voie de garage et revient en arrière, à gauche du croisement. Il se compose alors de 2 locomotives et de 12 wagons.

4^e manœuvre: Le convoi tout entier repasse le croisement, vers la droite. Puis, la locomotive A se détache, avance, entre sur la voie de garage.

5^e manœuvre: La locomotive B entraîne les 12 wagons vers la gauche et passe le croisement. La locomotive A sort de la voie de garage et vient reprendre ses 6 wagons qu'il suffit de détacher des autres pour que les 2 convois reprennent leur route.

*

Les pêcheurs. — Les pêcheurs n'étaient en réalité que trois: deux pères et deux fils; puisqu'il y avait le grand-père, le père et le fils!

*Dans les temps troublés où nous sommes,
Où le monde semble à l'envers,
Ecoutez, mes frères, les hommes,
La complainte d'un vieux «gris-vert».*

*Je parlerai du féminisme,
Des droits dont rêvent nos moitiés;
Mais je voudrais, pur égoïsme,
Que ces droits disent Egalité.*

*L'autre jour, une conductrice,
Bonnet de coin et boucles au vent,
Arborait, quittant l'exercice,
De flambrants galons de sergent.*

*Or, dit-on, cette «fourragère»,
En trois semaines a vu le jour;
Pour la nôtre, ô hommes, mes frères,
Il faut pour le moins trois cents jours!!!*

*Quand nous étions humbles recrues,
Aucun frison n'était permis;
Nous ressemblions, tête nue,
A des détenus ... très soumis.*

*Combien aurions-nous de «soldates»
Si un coiffeur impénitent
Coupaît ras, tâche délicate,
Ces tire-bouchons permanents?*

*Et quand toutes seront chauffeuses,
Samaritaines ou D.A.P.,
Nous, les maris, chose curieuse,
Serons les anges du foyer!*

*Nous devons faire la cuisine
Si nous désirons déjeuner;
Au lieu de l'épouse mutine
Nous trouverons ... un grenadier.*

*C'est pourquoi, ô femmes si chères,
Parmi toutes vos qualités,
Ce que, malgré tout, je préfère,
C'est bien votre féminité.*

*Et quand un congé militaire
Me ramène au logis, un jour,
Plutôt qu'un vrai foudre de guerre,
J'aimerais retrouver «l'amour».*

*L'amour en robe de batiste
A carreaux, à pois, ou à fleurs,
Et non point l'uniforme triste
D'une «D.A.P.» ou bien d'un chauffeur.*

*Dans les temps troublés où nous sommes,
Où le monde semble à l'envers,
Méditez, mes frères, les hommes,
La complainte d'un vieux «gris-vert».*

L. B.

SERMENT AU GÉNÉRAL GUISAN (Mélodie: Prière patriotique)

I
Accourons, braves canonniers,
Au service de la patrie;
Reprenons tous sans murmurer
Le cours de notre dure vie
Et chantons nos joyeux refrains,
Arrière soucis et chagrins!

II
Le canon tonne autour de nous,
La mort avide étreint le monde;
Travaillons à parer les coups
De l'infarnale et folle ronde!
Général, reçois le serment
Que font tes valeureux enfants:

III
Nous promettons de l'obéir
Pour garder notre bonne terre;
Pour notre foi, s'il faut mourir,
Notre famille sera fière!
Du sillon béni par le sang,
L'épi lèvera plus puissant!

Appté. Aug. Schütz.